

LES ZAFIRABAY DE LA BAIE D'ANTONGIL

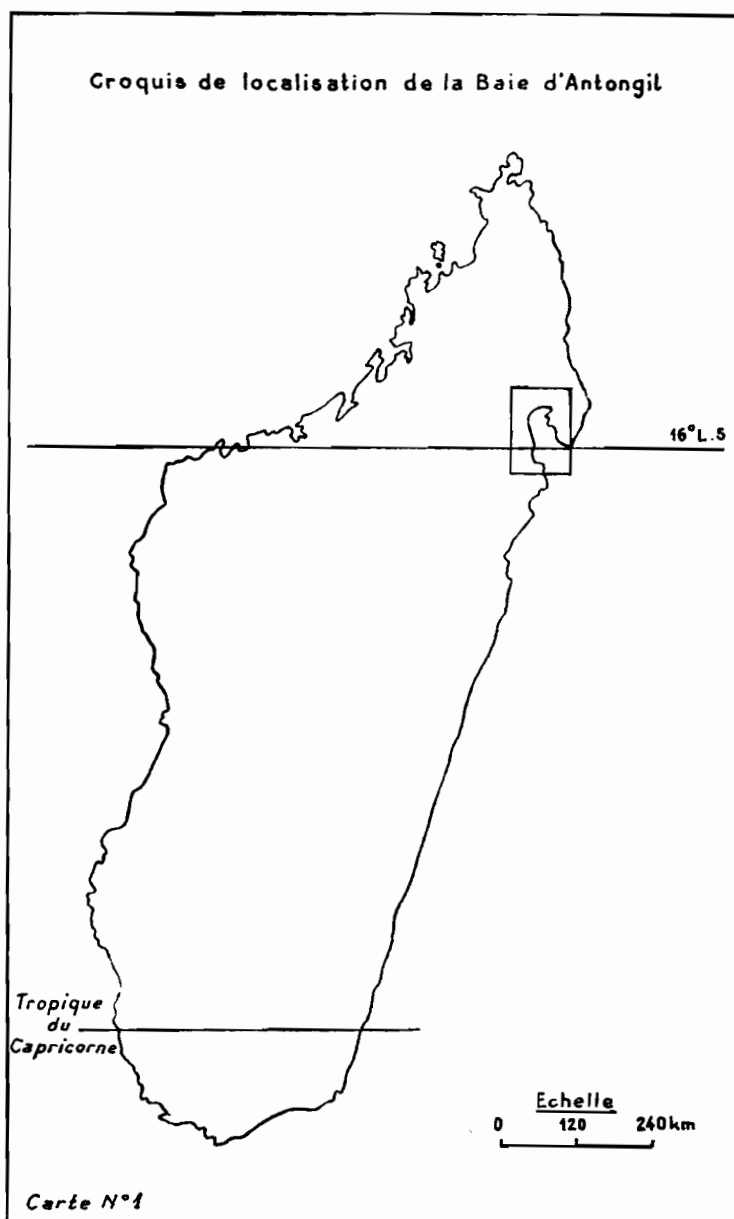
**(Formation et histoire d'un clan,
conséquences sur la vie rurale actuelle)**

par

Michel PETIT

La baie d'Antongil constitue l'échancrure majeure de l'ensemble du littoral malgache. Située au Nord-Est de la Grande Ile (carte n° 1), orientée Sud-Est - Nord-Ouest, elle s'ouvre très largement au souffle de l'alizé. L'existence d'un chapelet d'îlots (dont le principal est Nosy Mangabe) et la découpe de la côte orientale offrent aux navires quelques havres sûrs. Cette situation privilégiée lui a valu d'être fréquentée assidument dès l'aube du XVI^e siècle ; Diego FERNANDES PETEIRA, le premier, toucha l'île de Mangabe en décembre 1503 pour n'en repartir qu'en août 1504, ouvrant ainsi la voie aux Hollandais, Anglais puis aux Français de la Compagnie des Indes Orientales, aux corsaires et enfin aux voyageurs et aux pionniers de la colonisation pendant le XIX^e siècle. Si certains ont laissé des récits qui permettent de retracer l'histoire de ces contacts, aucun document ne mentionne avec précision les grands faits de l'histoire des populations locales.

Cependant quelques jalons ont été posés par le capitaine L'HERMITTE, qui, dès 1732, négocie l'achat de l'îlot de Mangabe avec le roi Adrian Baba ; puis BENYOWSKY, en 1772, fait état pour la première fois de groupements « les Sambarivo dominés et mis à tribu par les Saphirabay », Jacques de LASALLE, en 1797, prétend que « la tribu des Zaffirabay » possède un chef dont l'origine est commune avec celle du roi Jean René de Tamatave. Ces indications, malheureusement aussi rares que vagues, sont cependant capitales, car le terme de Zafirabay éveille encore aujourd'hui dans la mémoire des anciens bien des souvenirs qui nous ont permis d'établir quelques lignées nobles et de reconstituer, à grands traits, la trame de l'histoire locale depuis le XVIII^e siècle.



La multiplication des enquêtes orales et les nombreux recoupe-
ments laissent malgré tout une marge d'incertitude appréciable qu'on
ne peut mésestimer.

LA FORMATION DU CLAN ZAFIRABAY

Les Rangahibe (les traditions orales) dans le cadre de la plaine de Maroantsetra reconnaissent une origine étrangère aux familles d'ascendance Zafirabay. Certaines personnes (J. BEVIAVY), font venir leurs ancêtres de Nosy Be, d'autres, plus précis (A. LAMALLE), indiquent le nom du village, Antasiamaveva, dans le Sambirano ou bien encore (R. MALO) situent le lieu de départ dans le cours aval de la Bemarivo rivière du Nord-Ouest malgache). Si le problème de l'origine est sans solution exacte, la voie de pénétration ne semble pas mieux connue. La vallée de l'Antanambalana, admirable voie d'eau, aurait permis à une poignée de Sakalava, tout comme MAYEUR, cinquante ans plus tard, de franchir aisément le seuil hydrographique du Mahakira qui s'élève à un millier de mètres d'altitude. Pour d'autres au contraire, et cela semble plus raisonnable, les conquérants auraient utilisé le seuil de l'Androna, atteint Mananara et remonté le long du littoral occidental de la baie d'Antongil.

Quoi qu'il en soit il semble que nous soyons en présence de conquérants Sakalava fortement arabisés, émigrés depuis l'extrême Nord-Ouest malgache. Plusieurs indices appuient cette version des faits. Les Zafirabay ont pratiqué longtemps quelques usages islamiques ; ils ne consomment pas de porc et cet interdit frappe également toute viande si l'animal n'a pas été tué par l'un des leurs (interdit que l'on retrouve actuellement aux Comores), la circoncision (Tsikafara) est demeurée une coutume vivace jusqu'au siècle dernier inclus. Indice d'un tout autre ordre, le terme même de Zafirabay (petit-fils de Bay), par opposition au malgache, se caractérise par l'accentuation du « é » final très ouvert qui s'apparente étrangement au Bey arabe (1). Autre fait troublant, le 22 août 1732, le capitaine de vaisseau L'HERMITTE de la Compagnie des Indes a passé un contrat de vente signé par Adrian Baba, roi des Seklaves, par lequel il achetait pour le compte du roi de France l'ilot de Mangabe contre la somme de 2.950 livres. L'orthographe du nom du roi local est certainement phonétique, ce qui nous interdit de retrouver cet ancêtre lointain, mais l'origine prêtée à celui-ci est pour le moins surprenante et concorde pourtant avec le contexte général de la tradition orale.

L'origine traditionnelle des Zafirabay repose sur un fond de légende très oriental. Le clan serait issu de deux héros mythiques, Andriambolamena et Andriambolafotsy, frère et sœur nés à Moka, prédestinés au pouvoir après avoir connu une aventure singulière. Cette prédestination se matérialisait par l'existence, dès leur naissance, d'une tache au front, rouge en ce qui concerne le premier, et blanche

(1) Naturellement on peut penser à une influence iharanienne mais cependant la légende mentionne que les Iharaniens, dans leur migration vers le Sud, s'embarquèrent au Cap Masoala pour débarquer à Imoro au sud de Mananara, à l'entrée de la Baie d'Antongil, évitant ainsi la plaine de Maroantsetra.

pour le second. Embarqués sur un boutre arabe, ils auraient été débarqués sur les côtes de l'île Sainte-Marie où la population effrayée les aurait soumis à l'épreuve du parc à cochons. Andriambolafotsy ayant succombé à l'épreuve, son frère parvint à s'échapper, gagna le Nord-Ouest malgache pour y recruter une armée et revenir venger sa sœur (1).

Cette origine légendaire et la pratique du cimetière commun au groupe social sont les critères indiscutables de l'unité sociale ; or, on note deux grands cimetières Zafirabay pour l'ensemble de la plaine de Maroantsetra ; l'un à Varingohitra, à quelques kilomètres à l'ouest de Maroantsetra le long du littoral, l'autre à Amparibe à la sortie Est du village d'Andranofotsy, ce dernier particulièrement important puisqu'il s'étend sur près de trois kilomètres et se compose de quarante-huit groupes de sépultures (2) rangées sous un appentis couvert d'un toit de tôle (photographies 1 et 2).

Placé devant le problème de l'existence d'un ensemble clanique important, nous avons tout d'abord cherché à reconstituer, aussi fidèlement que possible, la souche commune au groupe. Il nous a été permis de remonter jusqu'à la quatorzième génération mais naturellement il s'agit moins de présenter le résultat de toutes les enquêtes que d'indiquer la généalogie des différentes branches qui domineront l'histoire locale pendant deux siècles et demi. Quelques branches collatérales seront cependant répertoriées en annexes afin de fournir les noms de certaines personnes qui pourraient être à nouveau sollicitées dans l'éventualité d'une étude ultérieure.

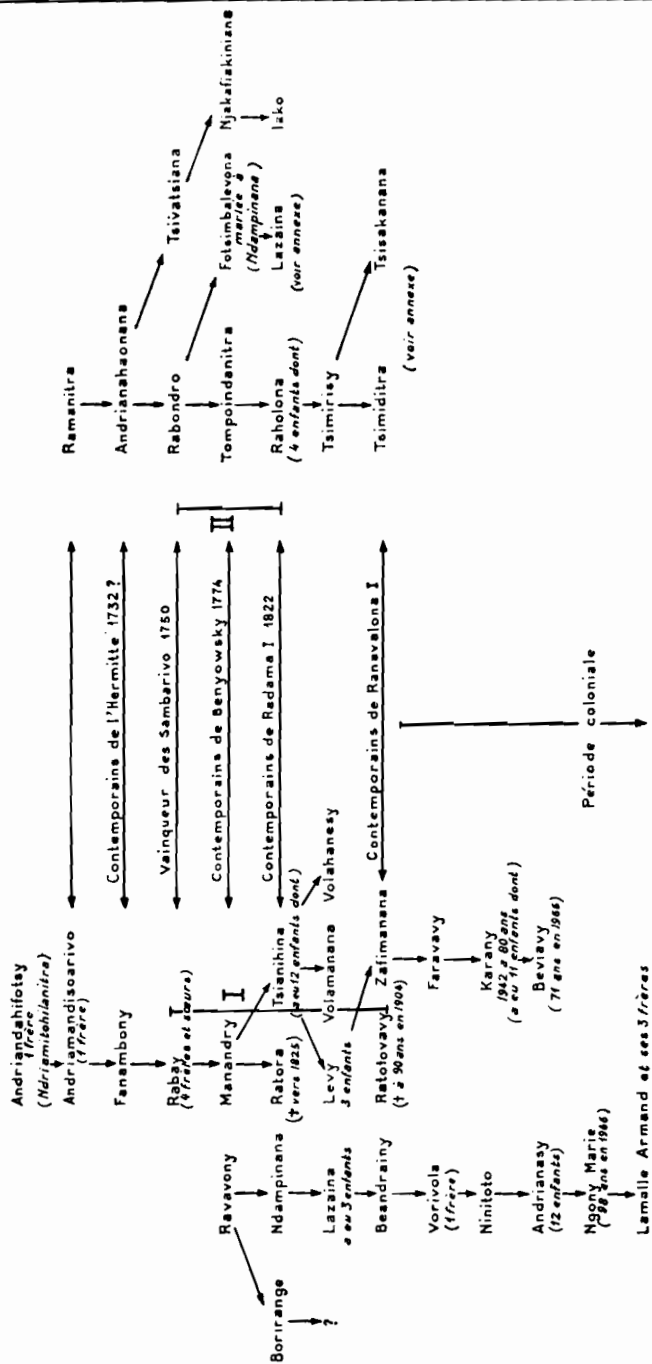
Le tableau généalogique général qui indique la souche commune et les premières ramifications du clan Zafirabay, aidé des annexes qui présentent le détail de certaines lignées, permettent de porter les premières conclusions, tout d'abord la multiplication rapide du groupe qui s'est encore accru ces cinquante dernières années grâce à l'action de la nivaquine. Ainsi la lignée issue de Andrianasy (arrière petit-fils de Rabay) totalise actuellement plus de deux cents personnes, or Rabay avait deux frères et deux sœurs ; si l'on pouvait connaître les collatéraux d'Andrianasy c'est près d'un millier de noms dont il faudrait faire état et ceci pour neuf générations ! Il faut naturellement tenir compte du fait fondamental qu'une génération succède à une autre tous les vingt ans. De même depuis Rabondro, par Tompoindanitra et Tsimirisy, sont issues plus de cinq cents personnes ; Tsianihina, par un seul de ses enfants (Bondra), doit compter cinq à six cents descendants ! Nous ne nous référons ici qu'aux grands noms du clan mais

(1) Légende à rapprocher de celle des Antaimoro du Sud-Est malgache, qui rapporte en des termes semblables, l'histoire de Rakova et de sa sœur Ravahinia.

(2) Il s'agit en fait d'une bière individuelle, taillée dans un tronc d'arbre, fermée d'un couvercle de bois. Le corps reste 3 à 4 ans dans un cercueil provisoire avant d'être déposé dans un « tombeau » définitif qui possède alors des dimensions moindres. Aujourd'hui le ciment a remplacé le bois mais la forme demeure.

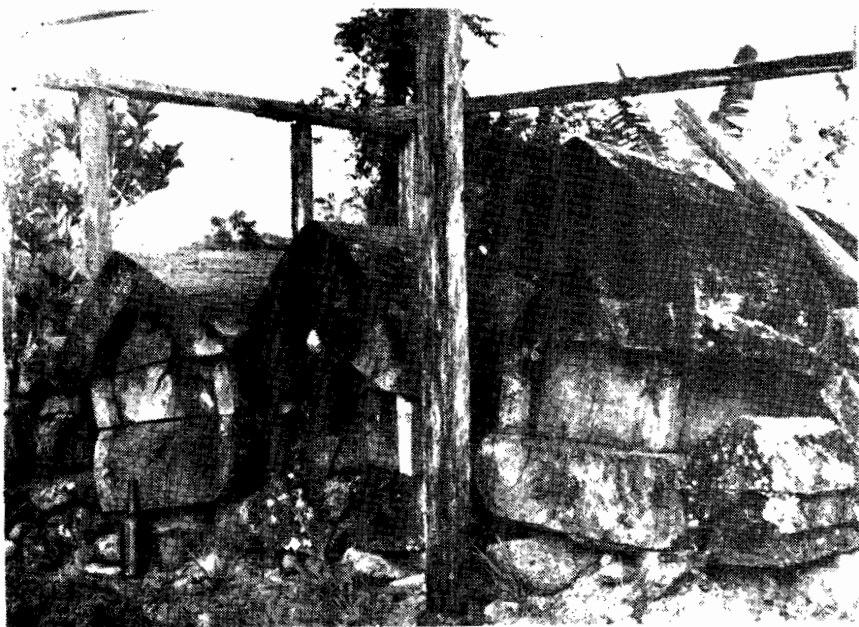
ANDRIAMBOLAMENA — ANDRIAMBOLAFOTSY

(ancêtres mythiques d'où seraient issus)

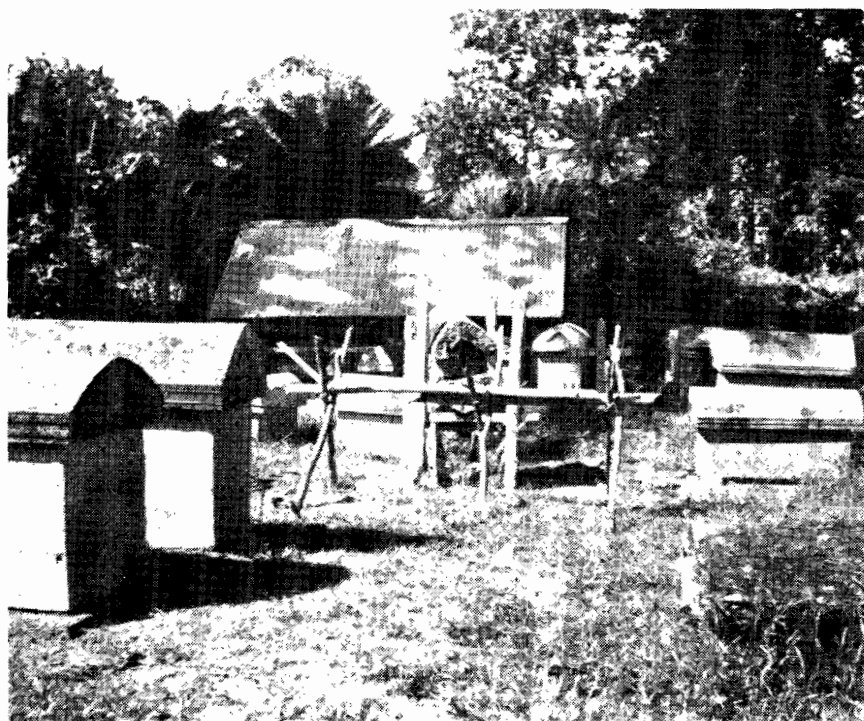


I lignée des M'Panjaka de l'Antanambelana, autorité qui s'est affirmée jusqu'à l'arrivée des Français en 1898

II lignée des M'Panjaka de l'Andranolotsy qui a été privée de son autorité à l'arrivée des armées de Radama I en 1823



Tombeaux traditionnels Zafirabay.



Vue partielle du cimetière d'Amparibe.

au total, pour la plaine de Maroantsetra, il doit grouper deux mille à deux mille cinq cents individus auxquels s'ajoutent les émigrés du littoral occidental de la baie de Rantabe à Mananara en passant par Manambolosy. Le clan Zafirabay doit représenter actuellement un effectif d'environ quatre mille personnes.

La localisation des représentants du clan dans le cadre de la plaine de Maroantsetra n'est pas sans intérêt et révèle une tendance lourde de conséquences. La carte n° 2 montre en effet une concentration très marquée le long des trois artères fluviales : l'Antanambalana à l'Ouest, l'Andranofotsy au Centre et la Mahalevona à l'Est ; secteurs les mieux pourvus en terres alluvionnaires notoirement réputées pour leurs richesses auxquels succèdent en contrebas une zone basse saisonnièrement inondée par la crue des fleuves et particulièrement apte à la riziculture. Les grandes vallées de l'Antanambalana et de l'Andranofotsy du fait de leurs potentialités agricoles ont retenu la majorité du clan et fixé les centres d'où est issue l'autorité : un Mpanjaka résidait à Ambatomasina (l'actuel Maroantsetra), l'autre à Andranofotsy.

L'HISTOIRE GÉNÉRALE DU CLAN

Apparemment l'occupation de la plaine ne s'est pas effectuée brutalement à la suite, par exemple, d'une victoire décisive. Andriamandisoarivo, fils d'Andriandahifotsy (fondateur de la lignée des rois Sakalava), selon la tradition orale, serait resté dans le Nord-Ouest avec ses frères (ou fils ?) Andriambohinarivo, Andriamagnilatrarivo et Andriatsohanarivo qui engendrèrent les rois de Nosy Be, du Sambirano et d'Analalava. Le fils de Andriamandisoarivo, Fanambony (1), serait le premier à atteindre la haute Antanambalana. Son fils Rabay serait arrivé à Maroantsetra et Rabondro, issu d'une autre lignée, à Andranofotsy. Il semble que déjà les populations autochtones de la vallée de l'Antanambalana se soient soulevées, ce qui expliquerait le traité signé entre Adrian Baba et le capitaine L'Héramite.

En outre, il paraît logique d'admettre que Fanambony était accompagné de guerriers recrutés dans le Nord-Ouest ou en cours de route.

- (1) Le nom de Fanambony qui est inconnu dans la tradition orale Sakalava, plaiderait dans le sens de son bref séjour dans le Nord-Ouest malgache. Fanambony fait par ailleurs l'objet d'une légende qui expliquerait l'interdit du bouc chez les Zafirabay. Le premier fils de Fanambony possédait, à la naissance, une incisive que le devin interpréta comme de mauvais augure, il devait tuer sa mère ; le roi ordonna la mise à mort du fils. Les bourreaux rencontrant un bouc le tuèrent et souillèrent avec le sang les vêtements du jeune enfant qui furent rapportés au père comme preuve de l'accomplissement du sacrifice. Depuis, la tradition a perdu la trace du fils mais a conservé l'interdit alimentaire du bouc.

Ne parvenant pas à asseoir totalement son autorité, son fils Rabay acheva l'œuvre entreprise par le père et élimina le filoha le plus puissant de la basse Antanambalana, les Sambarivo comme le mentionnera le Baron de BENYOWSKY quelques décennies plus tard.

En fait, la prise de possession de la plaine littorale de Maroantsetra ne semble pas s'être effectuée sans heurts ; plusieurs lignages ayant à leur tête un chef (filoha) dominaient un ensemble de villages étroitement localisés, parfois ils se groupaient, devant le danger, en fédérations de filoha (filohabe). L'existence de ces petits clans est attestée par des faits irréfutables ; ainsi le 8 mars 1642 le second gouverneur de l'Île Maurice, Adrien Van der Stel, passa un traité de protectorat et de commerce avec un filoha de la région de Maroantsetra.

Le traité reconnaissait la souveraineté des Pays-Bas sur l'ensemble de la baie d'Antongil, interdisait tout commerce et installation à d'autres Européens moyennant quoi les Hollandais laissaient à demeure quelques hommes (douze) et des marchandises à échanger contre « riz, pierres précieuses et esclaves » que le filoha « s'engageait à garder à ses risques et périls jusqu'à la venue des navires qui devaient les amener ». Plusieurs lignages occupaient alors la plaine (carte n° 2) ; on distinguait les Antefaho en bordure du marais du Manambolo, les Antevolo à Ambohimoko, les Antandovoka autour d'Andranofotsy, les Antetakoly près de Takoly, les Antinavana à Navana, les Antivoloina à l'extrême Sud-Ouest, les Antimarika le long du littoral à l'Ouest de Maroantsetra.

La réaction fut double sous la pression de l'envahisseur, une partie de certains lignages se soumit, alimentant ainsi le contingent d'esclaves (exemple les Antefaho) ou bien au contraire certains préférèrent la fuite à l'exemple des Antandovoka traditionnellement installés le long de la basse Andranofotsy qui se replièrent sur Navana et au-delà.

De nombreux Antefaho qui occupaient la partie méridionale du marais ont quitté définitivement la région pour se réfugier dans la forêt de la presqu'île du Cap Masoala ou dans le massif du Beanjada au Nord-Est. Cependant les relations avec les autochtones n'ont pas été systématiquement des rapports de force. Les premières familles Zafirabay ayant obtenu une portion de territoire, et un contingent suffisant d'esclaves pour le mettre en valeur, s'estimèrent momentanément satisfaites et entretinrent de bons rapports avec les hommes libres Antetakoly, les lointains Antivoloina et Antefaho du Nord. De cette période troublée serait issue une division sociale de la population qui se composait de nobles Zafirabay et d'hommes libres qui occupaient des zones non attractives pour les Zafirabay, à l'exemple de la partie nord du marais du Manambolo ou celui de Manambia et de Voloina ou bien encore des communautés plus proches comme les Antetakoly dont les effectifs étaient en forte diminution donc neutra-

lisés. Au bas de l'échelle vivait une masse d'esclaves acquis par la force pendant la conquête ou amenés pendant la migration (essentiellement des Tsimihety).

Si les rapports ont parfois été tendus avec les filoha plus ou moins puissants, très tôt, par le jeu des alliances familiales, certains d'entre eux se trouvèrent annihilés. Ainsi le clan Antevolo d'Ambohimoko s'est uni aux Zafirabay par l'intermédiaire de Marandrana (voir la généalogie simplifiée du clan en annexe n° 6) et de Vorivola qui eurent Ninitoto pour descendance. A l'origine l'occupation du territoire ne pouvait être effective, il a fallu attendre un certain degré de développement du clan pour parvenir à une occupation réelle d'un certain espace géographique. La dissémination du clan Zafirabay le long de l'Antanambalana est essentiellement l'œuvre de Tsianihina qui imposa à ses enfants et petits-enfants de résider dans les villages existants ou dans ceux dont il ordonna la création (Vinanimbidy ou Ampatakana par exemple). Tsianihina vivait personnellement à Ambatomasina (Maroantsetra) et pouvait ainsi remonter l'Antanambalana sans crainte, se sachant en village Zafirabay à Ampantsona, Ankefy, Talanaro, Vinanimbidy, Ankofa, Ikitra, Rantavatohely-Andasibe et de là gagner Sahanta à l'amont où reposent les cendres de Rabay. Cette politique habile, assise sur une forte natalité, que nous avons constatée par ailleurs, devait rapidement se révéler incertaine.

Une communauté qui parvient à un tel degré d'évolution nécessite une organisation politique et économique.

L'organisation du clan était double : un M'panjaka (1) régnait à Ambatomasina (les M'panjaka issus de la branche Rabay), l'autre dominait la basse Andranofotsy et descendait de Rabondro. La succession de ces M'panjaka peut être établie depuis l'origine, c'est-à-dire depuis la première moitié du XVIII^e siècle :

<i>M'panjaka de l'Antanambalana</i>	<i>M'panjaka de l'Andranofotsy</i>
Rabay	Rabondro
Manandry	Tompoinanitra
Tsianihina	Raholona
Ratora (mort en 1823 ?)	
Volamanana (contemporaine de Radama 1 ^{er})	
Volahanesy	
Ratotovavy (régnait à l'arrivée des Français).	

On constate donc une continuité remarquable en ce qui concerne la succession des M'panjaka de l'Antanambalana et une fin précoce de l'autorité traditionnelle pour la basse Andranofotsy. Cette succession était assurée par droit d'aînesse dans la branche régnante. Le M'panjaka pouvait à l'occasion recevoir conseils des Anciens mais il n'existait en

(1) ou roitelet local.

fait aucun contrôle de l'autorité « royale ». Cette autorité était tout d'abord morale mais fortement épaulée par une garde de mercenaires, les « Karaman' ady ». La tradition orale rapporte en effet qu'un dénommé Ratoto, venu du Sud-Ouest chercher du travail, s'est engagé au début du XX^e siècle comme « karaman' ady » au service du Mpanjaka d'Ambatomasina. L'autorité était également représentée dans de nombreux villages par les fils de la lignée royale qui assuraient en quelque sorte une force de police locale. Mais rapidement l'importance numérique du clan devait dépasser largement les autres communautés et le problème de la suprématie du groupe n'était plus vital.

Une telle assise « politique », fondée sur la domination d'un groupe infère une organisation économique dominatrice. Le système repose tout entier sur la main-d'œuvre servile locale ou importée (1), la première étant d'ailleurs la plus importante. Les esclaves travaillaient la rizière du maître qui, en contrepartie, assurait leur subsistance. Ils logeaient à proximité de la « cour » (tokotany), espace clos par une haie vive où étaient rassemblés les membres d'une même famille. Le village se composait ainsi d'une succession de « cours » ou quartiers présentant un aspect plus ou moins organisé ; parfois, au contraire, la main-d'œuvre servile logeait à l'extrémité du village (cf. Ankofa) ou tout simplement était rassemblée dans un village proche, ainsi Andranofotsy, village Zafirabay, et Ambodibaro, village d'anciens esclaves, situés de part et d'autre de l'Andranofotsy. Si l'esclave, comme le serf, était attaché à la terre, il s'en distinguait par une soumission totale au propriétaire. Si la tradition reste vivace chez les anciens *andevo* (esclaves), ils parlent cependant difficilement de leur ancienne condition ; seuls quelques vieillards se souviennent de la cruauté d'un Raholona.

En général, actuellement encore, le terme de Zafirabay est synonyme de cruauté. Nous avons recueilli plusieurs témoignages de personnes âgées attestant le raffinement des sévices : sacrifices humains rituels, les jours de fête une jeune fille était parée puis jetée aux crocodiles qui s'ébattaient dans une fosse artificielle creusée à la sortie Est d'Andranofotsy ; les esclaves devaient traverser le village noble nu-tête ou le parapluie fermé sous peine d'être décapités ; si un notable Zafirabay mourait dans un village de la plaine, le fond de la pirogue qui transportait le corps jusqu'à Amparibe était garni du cadavre d'un esclave qui servait de couche, etc... Cette férocité n'était pas sans éveiller dans l'esprit des autochtones une crainte doublée d'un profond respect qui étaient garants de l'ordre et de l'autorité. Il va sans dire que, jusqu'à une date relativement récente, les liens matrimoniaux

(1) Il semble que les expéditions aux Comores aient été le fait des Antefaho plutôt que des Zafirabay. Les Antefaho utilisaient un leurre : ils faisaient brûler de la graisse sur les plages ce qui attirait les femmes et les enfants qu'il était facile ensuite d'enlever. Les Zafirabay semblent avoir mis fin à cette pratique en réduisant en esclavage une fraction du clan alors qu'une autre émigrat.

étaient strictement interdits entre gens de condition différente. Aujourd'hui encore ceux-ci sont l'exception. Même dans la mort, l'esclave demeurait attaché à son maître puisqu'il était enterré à proximité du tombeau noble. La puissance d'une famille Zafirabay pouvait s'estimer à l'importance du cimetière andevo.

La vie économique elle-même reposait sur deux activités fondamentales : la riziculture et l'élevage bovin ; une troisième, épisodique, venait diversifier et enrichir le pays, la chasse à la baleine blanche, au lamantin et à la tortue de mer.

Les Zafirabay ont trouvé à leur arrivée un pays riche en rizières et pâturages dont, dès le XVII^e siècle, la production faisait l'objet d'un commerce accidentel lors du passage des navires européens. Les envahisseurs ont accaparé les meilleures terres de rizières et les levées alluviales qui bordent les fleuves où ils faisaient paître leur bétail. Le développement démographique alla de pair avec une extension des surfaces cultivées. La main-d'œuvre servile permet d'expliquer aujourd'hui l'utilisation d'une technique rizicole originale. Les esclaves effectuaient le long des fleuves d'énormes travaux de terrassement qui pouvaient atteindre deux mètres et plus de profondeur, fabriquant ainsi de leurs mains un casier excavé dans les levées de berges dont le fond atteignait la nappe phréatique ! Cette technique particulière que l'on trouve en plusieurs régions de la Côte Est malgache se justifie pleinement lorsqu'on l'intègre dans un contexte social caractérisé par la suprématie d'un groupe. Il est d'ailleurs remarquable de constater que l'esclavage n'a pas été localement introduit par les Zafirabay et qu'il existait auparavant chez les Antefaho (ce qui faisait l'objet de leurs expéditions) ou les Antandovoka de Navana par exemple. Apparemment les envahisseurs auraient apporté la technique de culture mais il n'est pas exclu qu'elle ait déjà été pratiquée. Le lien théorique qui nous fait associer esclavage et rizières de terrassement nous est en partie suggéré par l'abandon de cette technique depuis la fin de la pratique de l'esclavage !

Si l'on en croit le journal d'exploration de CACHIN (1) qui date de 1862, on peut juger du degré de mise en valeur des grands secteurs d'occupation Zafirabay. Les vallées de la Mahalevona et de l'Andranofotsy semblent avoir été particulièrement exploitées « dans la vallée de la Malivo (Mahalevona) les cannes à sucre croissent admirablement... les plantations de riz sont assez considérables relativement à la superficie du terrain ; elles en occupent à peu près le quart. Quant aux versants des montagnes, ils sont généralement bien boisés », « la partie nord de la vallée de la Ranofotsy (Andranofotsy) est très peu habitée... il ne s'y trouve que trois petits villages... la partie basse est beaucoup plus peuplée, cinq villages assez importants... presque tous les terrains qui

(1) CACHIN M. — Journal d'exploration dans le district de Maroantsetra en 1862. In Monsieur le Baron de RICHEMONT, *Documents sur la Compagnie de Madagascar*, Paris, 1867, p. 371-377.

ont pu être irrigués ont été plantés en riz, les versants des montagnes sont presque tous couverts de forêts ».

Les rives de l'Antanambalana possédaient déjà dix villages et se caractérisaient par une succession de petites plaines incomplètement aménagées « dans la vallée de la Tinguebale (Antanambalana)... le terrain en est excellent, les versants des montagnes sont partout couverts de forêts, quant aux parties planes qui ne sont pas cultivées, elles sont couvertes de fotaques et de longozas.. dix villages de peu d'importance se trouvent établis dans cette vallée », mais c'est surtout dans la basse vallée que les défrichements ont été les plus poussés « vis-à-vis de Massourariak (?)... (la vallée) comprend une plaine assez étendue et presque entièrement défrichée... trois ou quatre petits villages se trouvent sur cette concession ». Il s'agit en fait de la plaine qui s'étend de Anjeby à Ampantsona.

La grande occupation était la riziculture, mais en octobre des groupes de baleines blanches s'aventuraient dans la baie d'Antongil ; c'était alors une époque de morte saison agricole qui permettait de s'adonner à une chasse originale. Ceux qui demeuraient au village obéissaient à certains interdits sexuels, les participants à la chasse déplaient leur natte sur la plage, puis partaient dans leur pirogue grée d'une unique voile. Lorsqu'une grosse baleine était repérée ils recherchaient le baleineau qui était rapidement harponné et que le courant de la dérive entraînait à la côte ; la mère suivait tant que les fonds lui permettaient de nager, puis elle repartait au large, abandonnant sa progéniture ou bien, plus rarement, pouvait s'échouer. Le baleineau était hissé sur l'estran et les femmes attendaient pour achever l'animal d'un coup de couteau à riz en ajoutant : « C'est toi qui a retenu si longtemps mon mari là-bas, je me venge ». Ensuite, les participants dépeçaient et partageaient la prise entre les foyers du village. Cette chasse, originale, que l'on retrouve sur l'ensemble du littoral oriental malgache, à laquelle les autochtones prétendent avoir été initiés par les Européens, a laissé dans les mémoires un souvenir vivace et donné matière à quelques proverbes comme : « Ne fais pas comme la baleine qui amène son enfant » ou encore « Ne fais pas comme les nattes des pêcheurs qui sont étendues jour et nuit ».

La tentative d'hégémonie de la royauté Merina, au début du XIX^e siècle, s'est manifestée jusqu'en ces terres lointaines. Les armées de Radama I^{er}, en 1823, ont quelque peu bousculé la vie traditionnelle. La richesse économique de la région n'a pas échappé à la puissance merina qui a fixé à Soanierana le centre de son autorité. L'hégémonie était fondée sur une véritable domination politique, mais aussi sur des visées économiques et la région de Maroantsetra devait particulièrement intéresser la puissance voisine. En fait, il n'y a pas eu de véritable conquête. Le M'panjaka d'Ambatomasina, Ratora, d'après la tradition, se serait seul opposé par les armes. Deux escarmouches sans gravité

dont Anjiabe à l'Ouest de Manambia et Soanierana, auraient été le théâtre, nous ont été rapportées. Ratora, vaincu, mais n'acceptant pas le partage de l'autorité, se serait réfugié dans la vallée de la Longozabe où quelque temps après il aurait été fait prisonnier puis décapité.

Auparavant il aurait interdit aux Zafirabay de l'Antanambalana tout rapport avec l'envahisseur. Le M'panjaka de l'Andranofotsy, au contraire, et bien que la tradition soit très discrète sur son sort, n'aurait pas participé à l'opposition. Cette interprétation semble difficilement admissible car les Merina lui ont enlevé toute autorité (d'où la fin précoce de la lignée des M'panjaka dans notre généalogie du clan) alors qu'ils auraient respecté les attributions de celui de l'Antanambalana !

Le successeur de Ratora, sa propre nièce, Volamanana, semble avoir été compromise dans des tractations intéressées avec Radama 1^{er}, ce qui lui aurait valu de sauvegarder les droits de sa famille et de succéder à son oncle. La tradition, à l'Est de la plaine, spécifie bien qu'il n'y a pas eu d'opposition ; Volamanana serait elle-même allée chercher les troupes de Radama 1^{er} à Mananara ! Les Merina installèrent un petit fortin à Soanierana qui devint capitale d'une des vingt-sept provinces du royaume et centre de douanes. Une batterie fut élevée à Ambohimalaza à la sortie Est de Manambia, pour garder la route de l'Ouest. Les gouverneurs Hova ou « Komandy » qui se succédèrent (Ralambo, Rakotoharivony et Rabesandratana en dernier) furent secondés dans leur administration des populations autochtones par le M'panjaka d'Ambatomasina dans le secteur occidental de la plaine et par un « commandant » dans le secteur oriental. Ce commandant étant d'ailleurs choisi dans la lignée des anciens M'panjaka (Tsimirisy, Tsimiditra et finalement Belalahy descendants de Raholona). Il est par conséquent remarquable de constater que la nouvelle autorité se soit appuyée sur les successeurs de l'ancienne. Cette politique intelligente de participation à l'administration avait naturellement pour but d'atténuer les rivalités...

La domination s'est essentiellement manifestée par une force de police composée d'autochtones encadrés par des Merina et par un contrôle strict du commerce que surveillait jalousement le gouverneur (1).

La vie de relations dans ce coin retiré de l'île a été dominée par l'épisode Merina ; les rapports avec les Européens n'ont pas été marquants, seul le bref séjour du baron de Benyowsky dont les autochtones ont complètement oublié le nom (ils n'ont conservé que le terme de « fanjakana baron ») a pu avoir momentanément de l'importance lorsqu'il tenta de s'investir Empereur de Madagascar !

(1) Pour plus de détails voir : COMNET F., *Rapport sur la côte Nord-Est*, in Baron de RICHEMONT, *Documents sur la Compagnie de Madagascar*, Paris, 1867, p. 264-318.

LA PÉRIODE COLONIALE ET LA DÉCADENCE DU CLAN ZAFIRABAY LES CONSÉQUENCES ACTUELLES DE LA VIE CLANIQUE HISTORIQUE

En 1896, inaugurant la période coloniale, l'administration française s'est trouvée en présence d'une société « médiévale », strictement hiérarchisée et qui avait déjà deux siècles d'histoire, donc profondément enracinée. Les premières mesures furent de libérer les esclaves et en conséquence de faire éclater les anciennes structures sociales. Par contre tout comme pendant la période merina, les cadres Zafirabay furent utilisés pour aider la nouvelle administration à communiquer avec les administrés ; ainsi Karany, descendant en ligne droite de Tsianihina fut nommé chef de Maroantsetra (1) et assesseur près le tribunal de deuxième degré. La propriété Zafirabay, en général, fut respectée afin d'éviter tout conflit.

Cette mesure de libération n'était pas nouvelle puisque le 2 octobre 1874, Ranavalona envoyait aux principaux M'panjaka de l'île un ordre de libération des esclaves originaires d'Afrique (les Makoa et Masombika), ordre qui fut localement suivi d'effet puisque Beandrainy l'exécuta. Le décret du 21 juin 1877 permet à ces anciens esclaves l'accès à la propriété ; s'ils disposent du droit d'achat, celui de vente leur est refusé.

Dès 1898, l'administrateur Claude (alors adjoint de 2^e classe des Affaires civiles) fit le discours de libération au village d'Andranofotsy, grand fief Zafirabay, mais les anciens reconnaissent qu'il a fallu attendre 1904 pour que la mesure soit totalement et « administrativement » exécutée.

Ce coup porté aux institutions traditionnelles se traduit par une véritable révolution dans le paysage rural de la plaine de Maroantsetra. Sans vouloir développer ce point (2) nous pouvons cependant souligner plusieurs faits fondamentaux. La libération des esclaves a permis :

— Une dissémination de la population : les esclaves, jadis groupés, du fait de leur nouvelle condition d'homme libre se sont affranchis de leur ancienne tutelle et ont fondé des villages composés actuellement de personnes qui ont connu une condition commune (voir carte N° 2). Cette nouvelle « colonisation » affecta essentiellement les biefs amont des vallées à l'exemple de la haute Andranofotsy depuis Sahameloka.

— La propriété coutumière Zafirabay étant respectée, les anciens esclaves ont dû défricher de nouvelles terres dont ils se virent recon-

(1) Ambatomasina prit le nom de Maroantsetra qui n'était auparavant qu'un petit village sur la pointe d'Antsiraka, là où voici deux siècles s'élevait Louisbourg, puis Port-de-Boyne.

(2) Pour plus de détails, voir M. PETIT : *La plaine littorale de Maroantsetra, étude géographique*, document ronéoté, Tananarive 1967.

naître la jouissance ; ainsi en fut-il du marais qui s'étendait de Navana à Mahafidina au Nord et à Mahalevona à l'Est. Cette faim de terre qui caractérisa la période 1900-1930 s'exprima par une mise en valeur plus intensive et une forte restriction des terres jusqu'alors incultes ; politique par ailleurs soutenue efficacement par l'administration française.

Ce bouleversement social et l'introduction d'un droit nouveau ont donné libre cours aux réclamations des déshérités, déshérités dans le cadre familial (protestation de lignées entières frustrées selon la conception de droit nouveau) mais aussi réclamations des esclaves qui prétendaient à la propriété d'une terre nouvellement acquise, qu'ils avaient défrichée en tant que libres et dont l'usage leur était contesté par de théoriques propriétaires Zafirabay. Les affaires Sahameloka et Ivola, parmi plusieurs autres, en sont de bons exemples. L'affaire Sahameloka met en cause la propriété de 30 hectares de rizières disputée entre un chef Zafirabay et les anciens esclaves du village de Sahameloka. Mais les anciens esclaves n'ont pas tous pu ou voulu défricher. Beaucoup sont demeurés sur place et d'esclaves sont devenus locataires de certaines terres de rizière Zafirabay. L'ancienne tutelle s'est mue en une forme apparemment plus honorable, mais économiquement aussi contraignante ; l'esclave est désormais un libre dépendant ! Locataire des plus mauvaises terres de rizière, il s'acquitte difficilement des frais de location qu'il apure en travaillant plus ou moins gratuitement sur les plantations des anciens maîtres. Nous n'ignorons point naturellement les liens psychologiques qui unissent toujours les deux classes sociales ; l'inertie au changement d'état est une réalité importante d'une portée inestimable. Ces locataires de terres constituent aujourd'hui un prolétariat miséreux et bon marché qui est au cœur du problème agraire. La disparité dans la richesse de deux villages d'origine sociale différente tels qu'Andranofotsy et Ambodibaro exprime le drame : Andranofotsy possède 70 cases couvertes d'un toit de tôle contre 14 pour Ambodibaro sensiblement moins important. Nous avons essayé de cerner plus étroitement ce problème en analysant les rôles des contributions directes pour les principaux propriétaires Zafirabay, malheureusement notre étude d'approche s'est révélée vaine pour plusieurs raisons. Au total, actuellement les Zafirabay n'ont plus conscience de la réalité du clan ; celle-ci s'exprime encore exceptionnellement lors de cérémonies comme le famadihana d'un grand ancêtre, ce fut le cas par exemple, en 1951, pour le « retournement » des cendres de Malo qui a réuni à Amparibe plus de cinq cents personnes, chaque grande lignée Zafirabay s'étant fait représenter par quelques membres.

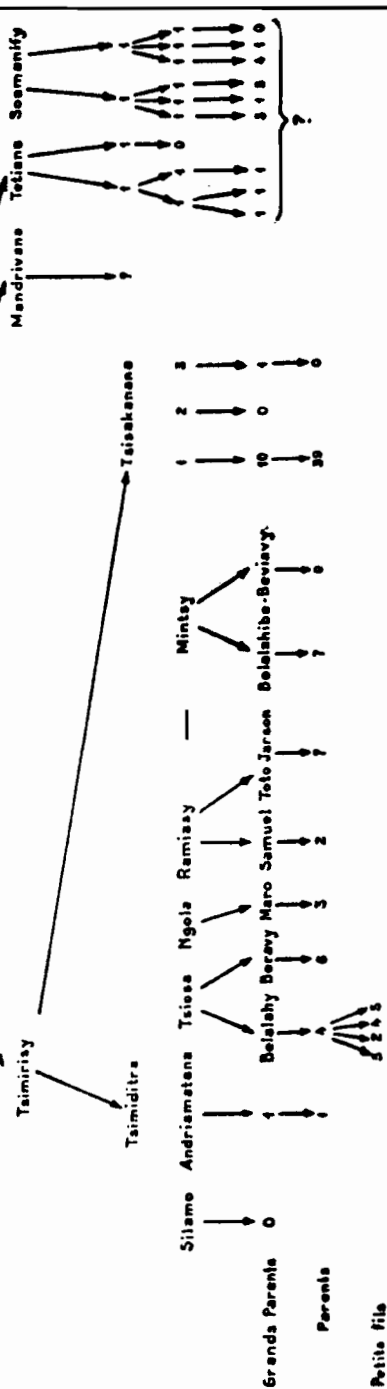
Il nous est permis de conclure à l'intérêt de détacher de l'histoire régionale la formation et la vie de tels groupements humains, pour la connaissance de l'histoire générale de l'île mais aussi pour aider à com-

prendre le contexte social actuel dans lequel le planificateur agricole doit travailler s'il ne veut pas s'exposer à de graves mécomptes (1). Cet exemple d'histoire « active » peut servir de support utile à des enquêtes sociologiques ultérieures, permettant de détecter des zones de choix, localement les villages d'Andranofotsy et d'Ambodibaro, qui n'apparaissent pas à l'observation directe et qui pourtant fournissent les ressorts clefs de la vie régionale. Le géographe, pour sa part, ne peut aborder une étude de « terroir » sans une connaissance relative de ces réalités.

(1) Nous pensons plus précisément et localement au « plan bananier ».

Descendance de RAHOLONA (contemporain de Radama I^{er})

Annexe I

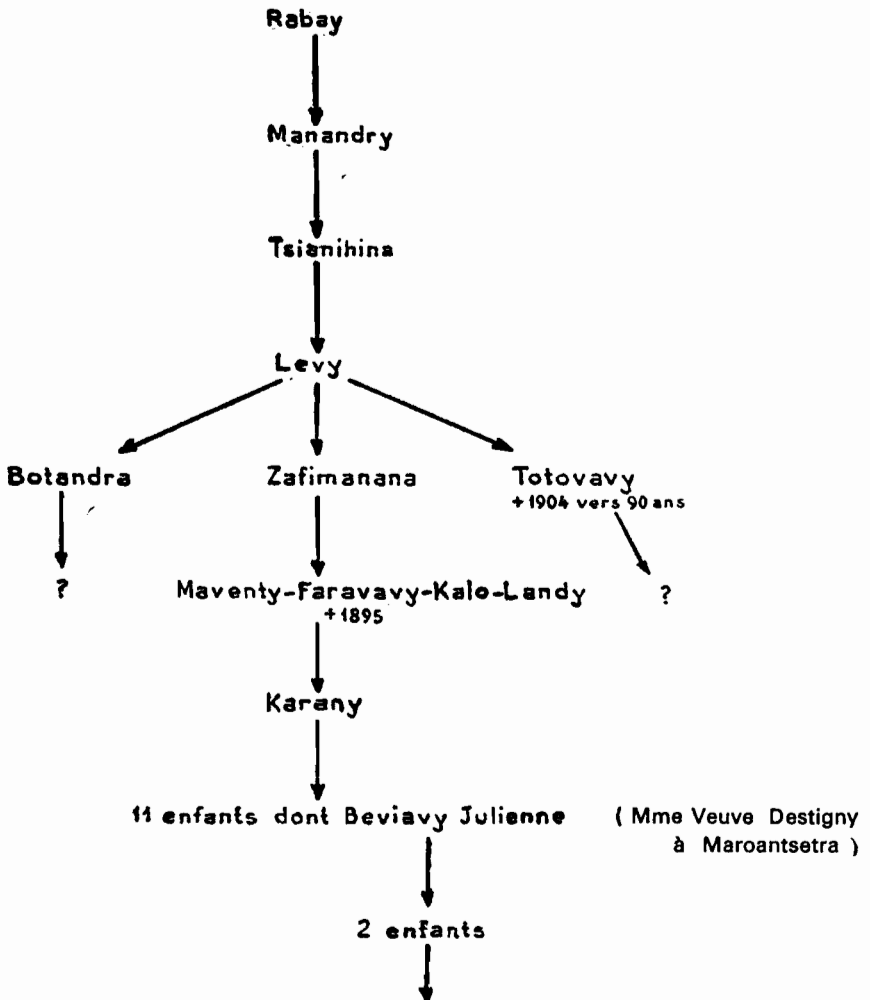


Grands Parents

Parents

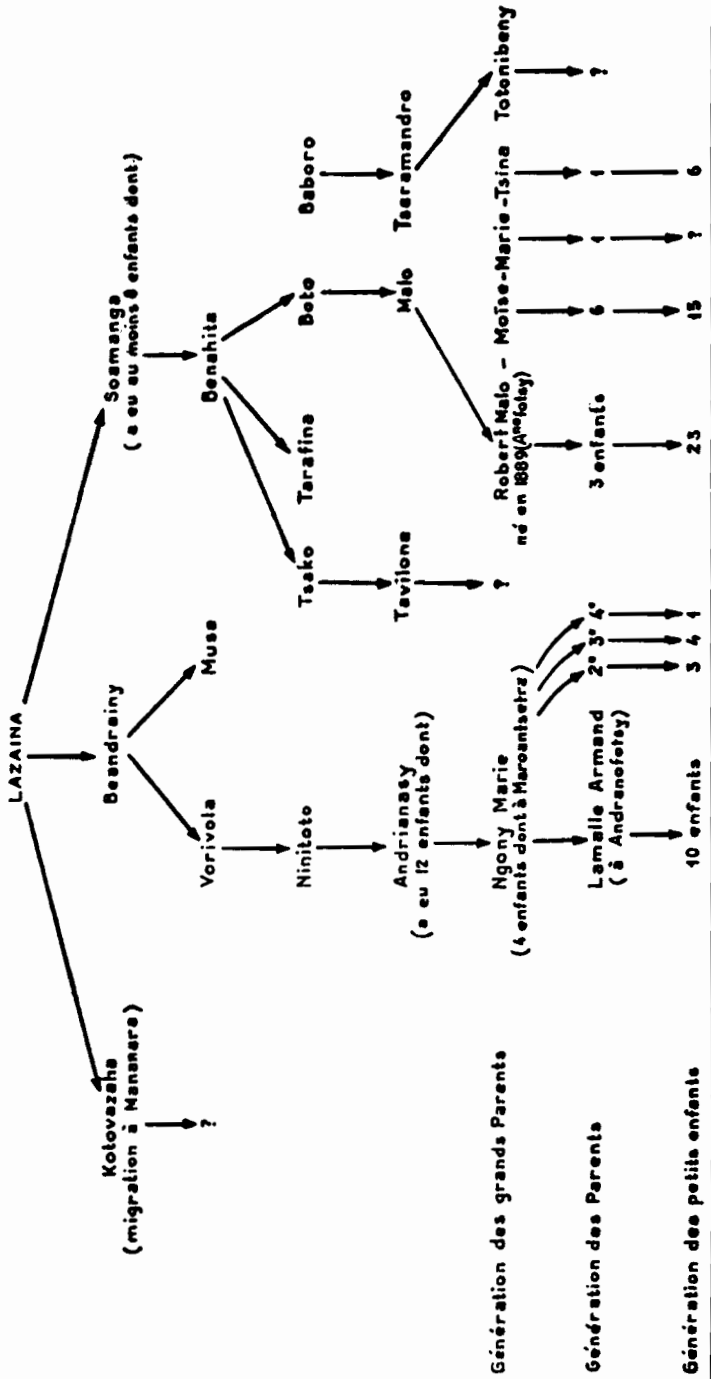
Petits fils

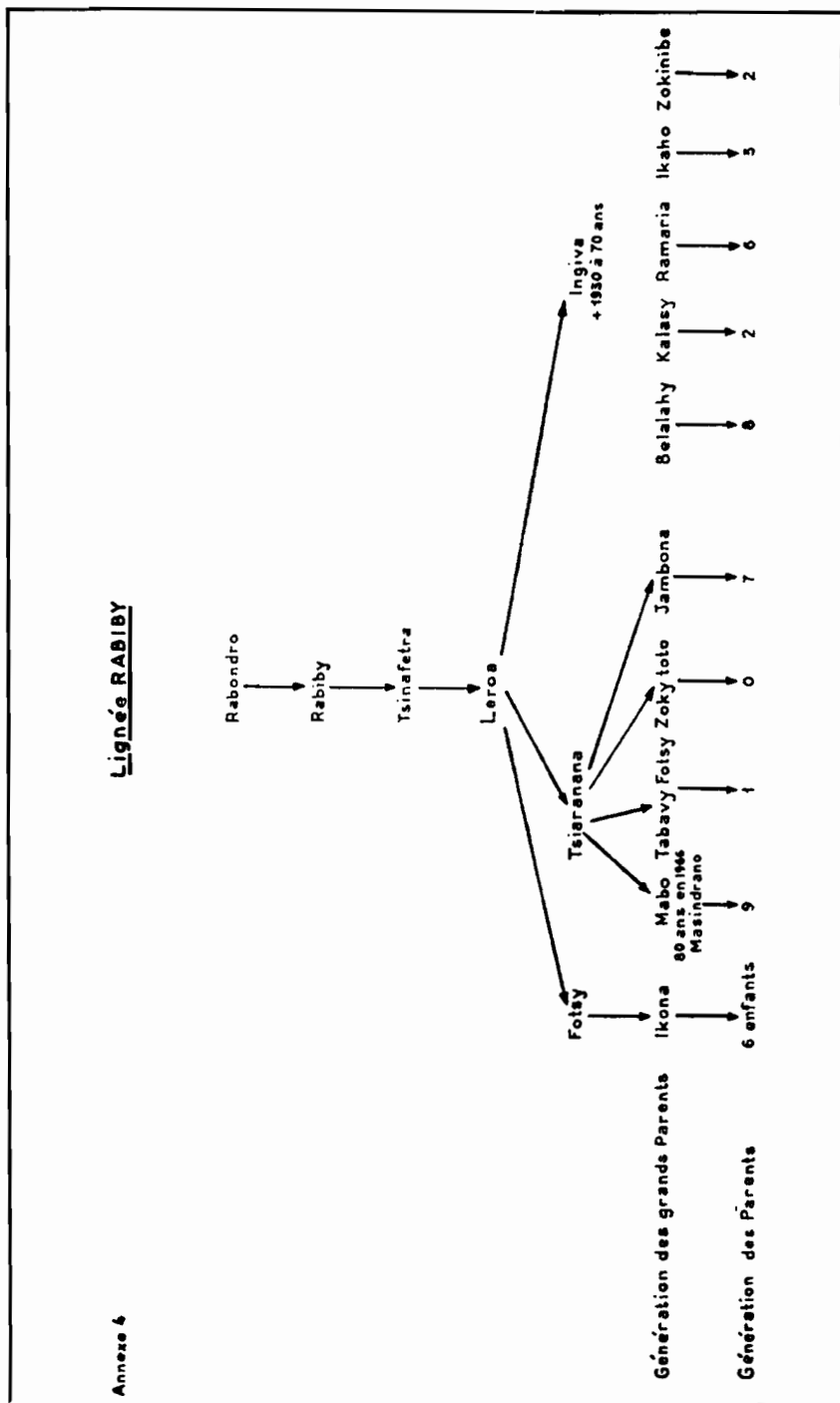
Descendance de LEVY



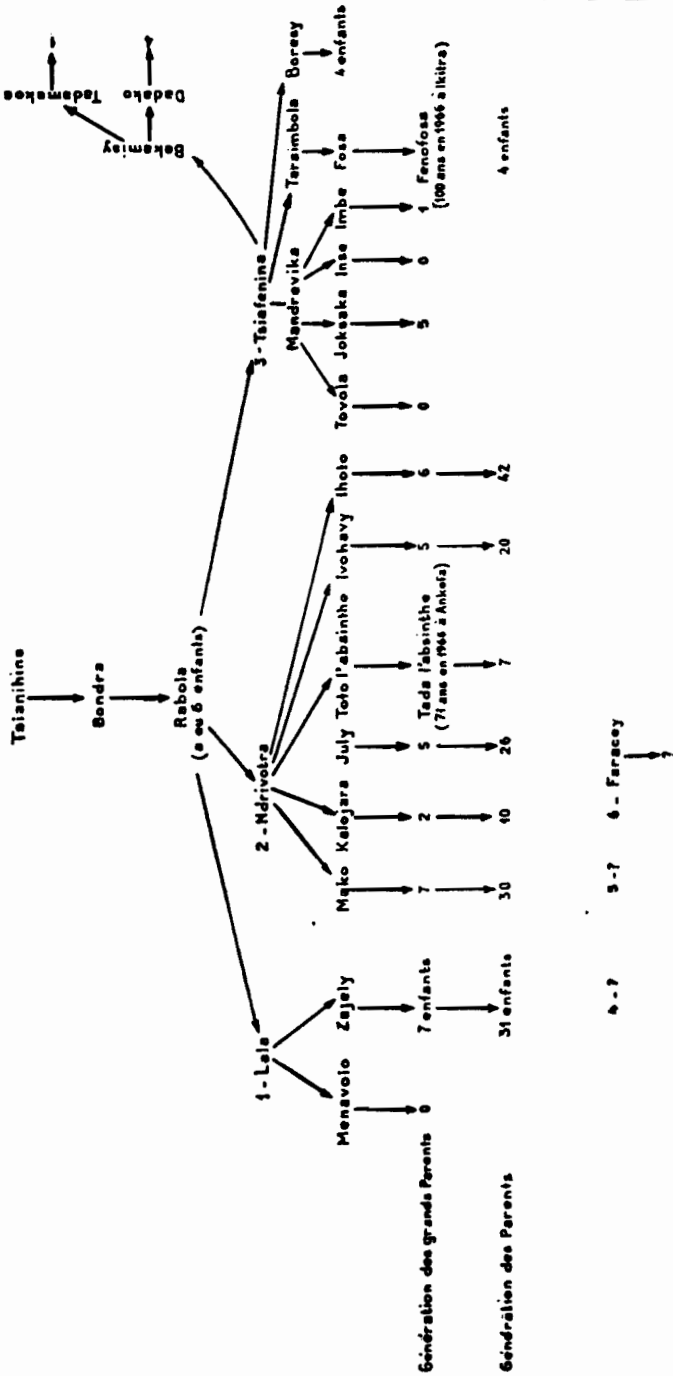
Descendance de LAZAINA

Annexe 3





Lignée de TSIANHINA



Annexe 6

Généalogie simplifiée du clan ANTEVOLA